

Droite et courbe
Karl-Martin Dietz devient septantenaire
Martin Kollewijn

De la même façon qu'à Kassel Ernst Müller a rassemblé autour de lui une génération d'anthroposophes physiciens, Ainsi Karl-Martin Dietz a amené à Heidelberg de nombreux scientifiques de la civilisation et philosophes et mis en place un champ spirituel et contribué à ce que l'anthroposophie en Allemagne acquiert de la clarté et du contour.

Voici 35 ans, la libre séminaire universitaire à Tübingen réalisait un cours sur la question : « *Comment notre penser devient-il vivant ?* » Quelques participants se rendirent ensuite à Stuttgart, où Karl-Martin Dietz tint une conférence sur Éphèse. Je me rappelle comment, à la fin de la conférence l'espace était rempli des idées vivantes du prêtre d'Éphèse, Héraclite. « Le cheminement de la vis est à la fois droit et courbé ». Ce qui est à la fois droit et courbé, se contredit. Mais, comme le dit le conférencier, le cheminement de la vis exige les deux : « Sans tourner, la vis ne s'enfoncé pas tout droit ». — « Nous ne nous baignons jamais deux fois dans le même fleuve. » Tout ce qui est perceptible change, seul le concept reste identique. Comme le *Logos* qui est toujours et par lequel, conformément à Lui, toutes choses sont advenues que l'être humain ne comprend pas néanmoins. La seconde partie de la sentence du fleuve a la teneur suivante : « Nous sommes et ne sommes pas. »

Le philosophe les ramenaient toutes au sol

Nous, de Tübingen, ressentirent que notre cours trouvait le couronnement de son achèvement dans cette conférence. Quelques années plus tard, j'appris à connaître, à l'Institut Hardenberg de Heidelberg, le côté entrepreneuriale de Karl-Martin Dietz. Comme fondateur d'institut, il importait pour lui de percevoir précocément des tâches cognitives, de trouver les gens qui pouvaient en venir à bout et de leur procurer un poste de travail dans cet institut. Aussi haut que volaient les idées lors des colloques : Karl-Martin Dietz restait sur le sol et les y ramenait toutes. Mais on pouvait aussi rencontrer le conférencier sur Éphèse à Heidelberg. Aujourd'hui, je sais quelle différence cela fait de connaître les paraboles platoniciennes seulement au moyen de sa propre lecture ou bien de les avoir connues par ses présentations à lui. Des paraboles de lignes, du Soleil et de la caverne tirées du *Politeia* de Platon ne sont devenues entre temps des paysages familiers, dans lequel on peut toujours se promener. Temps et végétations changent. Mais les sentiers de montagne, sur lequel on fut autrefois oralement introduit, ne deviennent jamais étrangers à celui qui les emprunte. Comment cela tient-il ensemble, ici Héraclite, là la rue principale au n°59, ici l'entrepreneuriat, là-bas Éphèse ? ne sont-ce pas les deux courbes d'une hyperbole, qui ne se touchent jamais ? Ou bien sont-ce les paraboles qui depuis longtemps enjolivent les publications de l'Institut Hardenberg ?

Avec cela il en est comme avec l'universel et l'individuel chez l'être humain agissant librement dans la *Philosophie de la liberté* de Rudolf Steiner. Les motifs de son agir proviennent du penser, les mobiles de son agir de son organisation corporelle et d'âme. Mais cela étant, le penser n'est pas quelque chose d'individuel pour l'auteur de la *Philosophie de la liberté*, mais au contraire quelque chose de commun à tous les êtres humains : « En éprouvant et ressentant (et aussi en percevant), nous sommes individuels, en pensant, nous sommes une essence toute une, qui pénètre tout. » Et « je ne dois jamais dire que mon sujet individuel pense. Celui-ci vit plutôt de la « grâce » du penser ». L'origine de l'individualité repose-t-elle donc, comme le lecteur se sent enclin à demander, dans son organisation ? Mais il est dit : « L'individuel en moi n'est pas mon organisme avec ses instincts et sentiments, ceux-ci « ne fondent rien d'autre en moi, que le simple fait d'appartenir au genre humain. »

Comment prend donc naissance, à partir de l'universel de son penser, auquel il empreinte ses raisons, l'universel d'être du genre humain, qui le pousse à l'action individuelle ? Ou bien le semblant individuel n'est-il nonobstant en vérité qu'un universel ? Pas étonnant que Rudolf Steiner écrivit, peu de temps encore après la publication de sa *philosophie de la liberté* : « Je ressens aussi cela comme un manque de mon ouvrage de ne pas voir voulu parvenir à répondre clairement à la question de savoir dans quelle mesure l'individuel n'est encore qu'un universel, que le multiple est un. » S'il n'y avait pas cette phrase, l'individuel n'est encore seulement qu'un universel, « serait-

ce la mort de toute impulsion individuelle de l'action » ? Mais en réalité le livre dit quelque chose d'autre.

La création la plus originale dans la « Philosophie de la liberté »

Le sentir lié au corps fait de nous un être d'une espèce ; seul le sentir qui se lie au penser, fait de nous un individu. « Une individualité véridique sera celui qui avec son sentir s'élève au plus loin dans la région de l'idéal. » Au moyen d'un penser actif et configurant, l'être humains se libère de l'état de dépendance provoqué par son corps. S'il relie son sentir à son penser, il devient individuel. S'il en détermine ainsi son vouloir, son agir devient individuel. Aussi bien sur l'échelle des impulsions que sur celle des motifs, le penser purement intuitif représente le plus haut degré. Dans l'intuition morale, coïncident impulsion et motif, vouloir et penser.

Pour que toute intuition morale, libre de tout contenu de perception, puisse mener à un acte, elle doit être unie avec le contenu de perception de la situation de l'action. Ceci se produit au moyen de l'imagination morale. Le concept d'imagination morale est peut-être la création la plus singulière de la « Philosophie de la liberté ». Elle jette un pont entre l'idée et l'action. Elle est source de l'action de l'esprit libre. Et elle est l'organe qui engendre des intuitions morales.

À l'intuition morale et à l'imagination morale doivent encore s'adjoindre la connaissance et la maîtrise du champ d'action concret, la technique morale. Pour l'acte libre le plus petit comme pour le plus grand, ces trois facultés sont requises. Rudolf Steiner a individualisé la *Dreigliederung* humaine pour la pédagogie dans « l'anthropologie générale ». Elle est une création d'imagination morale au plus haut sens du terme. En même temps, c'est son esprit de pouvoir d'imagination morale sur le champ pédagogique. Elle alimente la technique morale des institutions méthodologiques et didactiques, qui ont rendu célèbre la pédagogie Waldorf. Si l'on suit l'inclination à maintenir pour l'essentiel ces institutions et qu'on néglige l'anthropologie comme trop difficile, la pédagogie perdra sa vertu de vie. Les deux doivent pouvoir être régénérées à partir de la vertu d'imagination morale en toute culture et à toute époque. Celui qui comprend cela peut aussi conseiller des écoles Waldorf...

La parabole-Hardenberg

Si l'on déplace à l'infini les foyers d'une ellipse, il en naît une parabole. Si on laisse se croiser deux paraboles, il en naît le signe d'Hardenberg. Dans ce signe on peut apercevoir une parabole, ou bien une parabole de l'être humain. La parabole supérieure serait une image de l'esprit, celle inférieure, du corps. Là où les deux paraboles s'interpénètrent, vit l'âme. Là où le corps s'élève au plus haut dans l'esprit, il forme, avec la courbe l'organisation des nerfs et des sens, le fondement pour la perception et le penser. Là où l'esprit pénètre au plus profond, naît, dans la courbure de l'organisation du métabolisme et des membres, la base de la volonté. Au milieu respire et pulse l'âme qui ressent. Au milieu se trouve aussi le lieu où dans l'imagination morale, une représentation sensorielle s'imprègne et se meut de vertu volontaire, le vouloir est pénétré d'idées, le penser est individualisé et le sentir purifié. Ici retentit le vivier et nous sommes dans la maison de la loge (le local de la branche de Heidelberg, dans la rue de « l'étang qui retentit » (*Klingenteichstraße*) était autrefois une maison de loge franc(he, *ndt*)-maçonnique.) À partir du mouvement de la parabole supérieure vers l'inférieure naît un pilier, par le mouvement inverse s'élève l'autre pilier. Entre les deux piliers s'élève un arc-en-ciel. Sous l'arc-en-ciel paraît le visage rayonnant de Soleil de l'Ange avec le livre, dont il est dit dans l'Apocalypse (10, 9) « Prends-le et avales-le et il te fera mal au ventre ; mais dans ta bouche il sera doux comme du miel ». Au milieu, entre les deux paraboles, apparaît un médaillon circulaire et dans ce médaillon le quatrième sceau apocalyptique.

Au-dessus des années 1890, dans la vie de Rudolf Steiner, l'image de ce sceau s'est élevée. Il devait rehausser le savoir mort de son temps à l'intuition et le prendre ainsi en lui de sorte qu'il pût l'unir avec les plus profondes impulsions de son âme. Dans la phrase « Voilà un homme » de 1898, il met cela en coïncidence avec les paroles de Max Stirner : « Le savoir doit mourir, pour ressusciter comme volonté. »

Pégase et Chrysaor

Au moment où Persée arriva, à la limite de la nuit, chez les Gorgones, pour venir chercher la tête aux serpents de la méduse, il ne sut que faire. S'il avait contemplé la méduse, il en eût été aussitôt paralysé par sa laideur. S'il avait frappé aveuglément, pour chaque tête de serpent qu'il eût coupée de son glaive en forme de faucille, deux autres en eussent ressorti aussitôt. C'est alors que parut Athéna : « Polis donc ton bouclier et utilise-le comme miroir ». Ainsi raconte le mythe grec, au sujet du commencement du penser réfléchi. Le bouclier de notre cortex cervical éloigne en effet toute la violence de la nature du penser et il n'en reste plus que l'image. Ainsi un espace prend-il naissance pour laisser croître les forces personnelles de l'être humain. Ce processus dure jusqu'au 19^{ème} siècle, où le penser s'effondre totalement avec les processus du cerveau et a perdu toute vie. Au moment où Persée coupa la tête de la méduse, sortirent de la gorge de la gorgone Chrysaor, le héros au glaive d'or et le cheval ailé Pégase. Pégase est le symbole de la poésie et de l'imagination artistique. Chrysaor n'apparaît plus par la suite dans la mythologie grecque.

Rudolf Steiner trouva dans son époque le penser mort. Le bref enthousiasme chez Rudolf Steiner, pour l'auteur de « *Ecce homo* » et de « *L'Antichrist* », Friedrich Nietzsche, assumait la tâche dionysiaque de libérer la volonté de toute forme prédéterminante. Il regretta extraordinairement que Nietzsche ne fût plus en mesure de lire sa « *Philosophie de la liberté* ». L'imagination morale serait ce qui eût fait défaut à la conception du sur-homme de Nietzsche. Celui-ci aspirait ardemment à un état dans lequel l'être humain, en devant sur-humain, eût abandonné ses instincts et pulsions en les sublimant. Cette « sublimation » ne s'ensuit que dans la mesure où la nature volontaire de l'être humain est comparable à un feu, qui consume tout savoir et devoir liés au corps. Seul ce qui provient de l'intuition spirituelle, en est purifié et forgé. Nietzsche ne connut pourtant le savoir que dans la forme morte d'un savoir naturel de son époque et douta de la possibilité d'une vérité qui fût plus que la volonté dissimulée de puissance.

Le quatrième sceau apocalyptique marque un événement d'époque. Le contre-exemple de Nietzsche est Gottlob Frege. Pour ce grand mathématicien et logicien, la caractéristique essentielle propre au penser, allait si facilement de soi que le lien du penser avec l'âme humaine ne l'intéressait pas du tout. Ainsi créa-t-il par son écrit conceptuel de 1879, sans vouloir pour autant la condition préalable d'un détachement complet du penser de l'être humain et sa transposition dans un système mathématique et logique autonome. Cela rendit d'abord possible ensuite la production d'un langage de programmation, sans lequel aucun ordinateur ne serait fonctionnel. À présent, de ses outils, le penser mort personnel jaillit à notre rencontre dans leurs fenêtres dénaturées (*Windows, ndt*).

Directement au-dessus de la courbe supérieure de la parabole du corps se trouve l'organe d'intuition de l'être humain. Il relie l'universalité de toutes les intuitions possibles du penser avec la réalité de l'individuel approprié. Si cet organe essentiel, libéré du corps, existant à partir du mélange de possibilité et de réalité, est ressenti par l'imagination morale au cœur de l'être humain, s'enfonce alors sur le rouge délicat de la volonté purifiée par l'imagination morale, un bleu cosmique. Dans le médaillon le quatrième sceau apocalyptique marque la cinquième place : « une femme, revêtue du Soleil, ayant la Lune sous ses pieds, et portant sur sa tête une couronne de douze étoiles » (**Ap 12, 1**).

Le croissant de Lune, sur lequel se dresse la Vierge, la protège des énergies de l'âme liées au corps, qui contre elle se cabrent, dans la figuration d'un dragon rouge polycéphale. Le dragon s'apprête à engloutir ce qu'elle va mettre au monde. Contre lui se lève la lutte céleste que décrit le 12^{ème} livre de l'Apocalypse. Cette lutte durera jusqu'à ce que l'Enfant qu'elle met au monde, sera mis en sûreté et qu'elle se sera appropriée, un jour, les énergies du dragon en les ennoblissant, de sorte qu'elle le pourra mener en laisse comme un doux agneau. Ceci devient visible lorsque apparaît dans le médaillon, le sixième sceau prenant la place du cinquième.

Ce qui s'exprime dans les deux sceaux résonne aux oreilles de l'Est-européen comme une musique d'avenir. Car il y vit, là-bas, une profonde nostalgie de la transformation d'âme signalée par ces images sigillaires. Jusqu'à son accomplissement, il y a encore un bon bout de chemin à parcourir. Ce cheminement mène actuellement au travers de l'Europe centrale. Celui qui veut le suivre doit prendre en compte les signes sur le chemin et les interpréter comme des colonnes hermétiques. Dans les « signes du chemin » notait Dag Hammarskjöld : « Plus tu les écoutes attentivement,

d'avantage ton cœur comprendra mieux ce qu'ils font retentir. Seul celui qui écoute, peut parler. Ce chemin mène-t-il à l'union des deux rêves : refléter la vie dans sa clarté — et en toute pureté la configurer ? »

En Europe centrale a été formée d'une manière grandiose la vertu d'auto-détermination de soi. C'est la vertu d'organiser un motif simple d'une symphonie. Ou bien la vertu de fonder une aciérie qui résiste aux générations [*Krupp ! ndt*]. Le 20^{ème} siècle a montré que la vertu de l'autodétermination de soi monologique est devenue décadente de par son unilatéralité. Hammar skjöld signale comment elle doit être complétée à l'inverse : par la faculté de se laisser déterminer. Cela est plus difficile que de se déterminer soi-même, sans amoindrir la responsabilité de ses actes propres, c'est de se laisser déterminer par son entourage. Comment dois-je devenir pour refléter clairement la vie et la configurer en toute pureté ? Le bouclier devient une coupe d'argent, le marteau, un glaive d'or. C'est le bouclier-miroir de Persée, qui se métamorphose ici et le glaive de Chrysaor, dont le temps est venu. Ce ne sont là encore que des rêves. Mais Friedrich von Hardenberg écrivit : « Celui qui rêve qu'il rêve s'éveille très bientôt ». Il importe que nous, nous devenions conscients de ce rêve.

Celui qui comprend les signes sur le chemin, y engagera toutes ses énergies à rendre les individus capables d'auto-détermination et à encourager un style de direction qui émane de la vertu de se laisser déterminer par son entourage. Que cette direction sera dialogique, cela se comprend aisément. Car ici vaut du reste ce précepte : seul celui qui se comprend, peut comprendre les autres, et seul celui qui s'adonne au dialogue avec les autres, apprendra à se comprendre. Si un philosophe, avec un esprit entrepreneuriale rencontre dans son entourage un entrepreneur avec un esprit philosophique, alors la collaboration la plus féconde qui soit peut en résulter. Ainsi la philosophie grecque en vient ici à s'unir à l'entrepreneuriat moderne.

Quand un acteur comprend ce qu'il dit

Celui qui s'exerce en séminaire à la formation vivante de concepts, éprouvera toujours sans cesse qu'on en arrive, en quête d'une compréhension d'essences, à des activités. Si l'on veut décrire cela, d'abord la langue s'y refuse, mais les bras et les jambes, eux, commencent à parler. Si les gestes cherchés sont une fois trouvés, suivent alors les mots. Ce qui se manifeste ici, vaut pour toute langue parlée. Il y a une relation secrète entre gestes de phrase et intention de parole, entre intuition et intonation. C'est insupportable, lorsque des acteurs de théâtre disent occasionnellement des phrases qu'ils n'ont manifestement pas comprises. Ils en trahissent l'intonation et la mélodie de la phrase. Mais l'inverse est encore plus étonnant. Si on lit quelque chose à voix haute, qu'on a réellement compris, on épargne aux auditeurs bien de la peine dans leur interprétation. Celui qui est familier des hymnes tardifs d'Hölderlin, sait que cela demande des semaines de travail, pour en ouvrir leur contenu. Un jour j'ai éprouvé la manière dont le poète et acteur Peer de Smit en faisait la lecture. Il les a révélés en les ayant pénétrés d'une profonde compréhension et pouvait les exprimer au moyen d'une éloquence éduquée. On en voyait les images d'emblée et on croyait comprendre.

Mais comment cela est-il possible ? Ce qui retentit dans le rythme et la mélodie du langage, vivait auparavant dans les gestes, mais rend audible ce qui auparavant vivait dans la compréhension. Tandis que les gestes s'élèvent de bas en haut, l'intention et la compréhension descendent de haut en bas. Il n'en va pas autrement avec l'action qu'avec l'expression orale. Mais d'où mes bras et mes jambes ont-ils une connaissance aussi précise de ce que je veux dire ou faire, bien souvent encore bien plus tôt que je le sache moi-même ? Au fond ce qui descend et ce qui s'élève, le cheminement droit et celui courbé sont un et même cheminement, comme celui de la vis.

Das Goetheanum, 11/2015.

(Traduction Daniel Kmiecik)